

Jimmy, créature de rêve – La noirceur – Peepshow de Marie Brassard

Philippe Manevy

Number 269, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Manevy, P. (2019). Review of [*Jimmy, créature de rêve – La noirceur – Peepshow* de Marie Brassard]. *Spirale*, (269), 82–84.

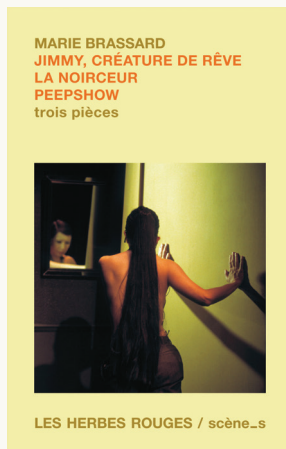
Lire

Marie Brassard

JIMMY, CRÉATURE DE RÊVE - LA NOIRCEUR - PEEPSHOW

MARIE BRASSARD

Les Herbes rouges, 2018,
145 p.



Souvent posée à propos des textes de théâtre, la question de la lecture resurgit avec force face aux trois pièces de Marie Brassard publiées par les Herbes rouges dans la collection « scène_s » : *Jimmy, créature de rêve*, *La noirceur* et *Peepshow*. Écrits, interprétés et mis en scène par la comédienne, ces trois « solos¹ » créés en 2001, 2003 et 2005 ont fait date dans l'histoire du théâtre québécois par l'esthétique singulière qu'ils ont révélée aux spectateurs.

Marie Brassard y innovait notamment par son travail sur le son : grâce à un micro relié à une console de sonorisation, la voix de la comédienne pouvait être modifiée en direct. Ainsi, l'interprète parvenait à faire exister une multitude de personnages tout en créant une « inquiétante étrangeté » grâce à la dissociation du corps et de la voix. Dans chaque spectacle, on passait de façon à la fois fluide et déstabilisante d'une figure à l'autre : dans le premier solo, Jimmy, coiffeur gay né dans le rêve d'un général américain en 1950, continuait à exister dans les songes d'une actrice montréalaise, où il pouvait se confondre avec la mère de cette dernière, mais aussi avec Andy Warhol ou Yves Montand ; dans *La noirceur*, une narratrice évoquait son expulsion d'un immeuble de la rue Ontario racheté par des promoteurs et donnait la parole aux habitants, vivants ou disparus, du lieu ; *Peepshow*, enfin, montrait un groupe de personnages unis par la question du désir et par une réécriture du *Petit Chaperon rouge* : Beautiful, enfant et adolescente, Will le loup et une maîtresse d'école.

À ces expérimentations sonores s'ajoutaient les scénographies suggestives de Simon Guilbaut et, à partir de *La noirceur*, la musique originale jouée sur scène par Alexander MacSween et les créations vidéo de Cécile Babiolo. Magnifiée par les éléments scéniques, l'écriture de Marie Brassard trouvait également son origine dans le travail du plateau, la comédienne improvisant le plus souvent ses textes avant de les fixer à l'écrit : « *Souvent, le rythme vient avant les mots et les images avant le sens, ou alors j'imagine un geste, puis quelqu'un apparaît. Et j'essaie de comprendre.* » Ainsi, aborder ces trois solos par le biais de la seule lecture peut apparaître comme une expérience incomplète.

POÉTIQUE DU VESTIGE

Pourtant, ces textes ont le mérite de témoigner d'une époque charnière, aussi bien dans le parcours personnel de l'artiste que dans l'évolution du théâtre québécois. Pour Marie Brassard, *Jimmy, créature de rêve* marque une rupture fondatrice : après presque quinze ans aux côtés de Robert Lepage, l'actrice éprouvait le besoin de se confronter à la création en solitaire et à l'écriture. Ce faisant, elle se situait au confluent de deux tendances fortes de la création québécoise au tournant du nouveau siècle : le théâtre de l'image et l'autofiction scénique.

Dans l'édition des Herbes rouges dirigée par Sylvain Lavoie, les photographies qui accompagnent les trois pièces permettent de mesurer leurs qualités visuelles, tandis que les didascalies, plus suggestives que fonctionnelles, aident à imaginer les sensations induites par le spectacle. Ainsi, au début de *Jimmy*, tandis qu'une chanson semble diffusée «*de toute éternité*», les personnages se dessinent à travers un point de vue subjectif : «*Sur scène, on peut distinguer, dans la pénombre, la silhouette d'une femme, de dos, assise et à demi-nue. [...] Alors qu'elle se retourne, on constate qu'il ne s'agit pas tout à fait d'une femme, plutôt d'une créature au genre imprécis.*»

Par ailleurs, des avant-propos rédigés par Marie Brassard évoquent les origines des trois projets et nous font entrer dans l'atelier de l'artiste. Ces textes liminaires dévoilent au lecteur les matériaux qui ont stimulé la création : rêves de l'enfance et de l'âge adulte dans *Jimmy*, photographies de Nan Goldin et traumatisme d'une expulsion locative dans *La noirceur*, expériences personnelles et conte de fées dans *Peepshow*. L'écriture de Marie Brassard apparaît alors hantée par une poétique du vestige, se développant à partir de fragments, documentaires ou fictifs, qui nourrissent l'imaginaire. On le voit dans *La noirceur*, où la fiction se construit autour d'une photographie retrouvée par la narratrice dans l'appartement d'un voisin, forcé au déménagement par les promoteurs : «*J'ai marché dans le loft de mon ami. J'ai cherché parmi les débris, et parmi les objets pour les archéologues du futur, il y avait la photographie d'une salle de couture dans une manufacture de vêtements. Près des machines, il y avait un homme, les cheveux coupés ras, qui fumait une cigarette en regardant par la fenêtre. [...] J'ai trouvé la photo belle et je l'ai*

¹ Les critiques ont pris l'habitude d'employer ce terme même si un deuxième comédien, Guy Trifiro, intervenait dans *La noirceur* pour jouer les personnages masculins.

gardée. Je l'ai épinglée sur un mur dans mon nouveau loft avec d'autres images... un vestige du passé. Et seule, alors que la nuit tombe, je regarde l'homme sur la photographie. Je le regarde qui regarde par la fenêtre et j'essaie d'écrire son histoire.» À partir de cette photographie fictive, inspirée des clichés de Nan Goldin, la narratrice reconstitue un drame familial et imagine une perte qui entre en résonance avec son propre deuil : «*Je pense à lui et j'imagine que, comme moi, avant moi, il a été privé de la vue. Comme moi, il a été privé de quelqu'un. Et comme moi, la nuit, il parlait seul en se promenant au bord du vide.*» Phénomène récurrent dans les trois solos, le fait vécu, l'image artistique et la projection onirique s'entrelacent et finissent par se confondre dans un même geste d'écriture.

UN THÉÂTRE AU PRÉSENT

Dès lors, on ne saurait réduire ces trois solos à leur tropisme mélancolique. Ce qui frappe également le lecteur, c'est une puissante actualité. *Jimmy* ne se contente pas d'affirmer la force du désir et de la pulsion : à travers les multiples rôles qu'endosse le protagoniste, l'assignation sociale à un genre est interrogée, voire remise en cause, en écho aux réflexions de Judith Butler. Oscillant entre masculin et féminin, comme le souligne l'image indécise qui ouvre et ferme le spectacle («*Il pleure... ou est-ce l'actrice qui pleure ?*»), *Jimmy* tend à faire de l'identité sexuelle un possible, un geste performatif : «*Je pourrais être une femme.*» Quant à *La noirceur*, elle offre une image particulièrement saisissante de l'embourgeoisement montréalais, phénomène qui n'a fait que s'accroître depuis la création du texte : «*Témoin direct d'un de ces saccages urbains, en réponse au silence navrant que leur embourgeoisement brutal provoque, je propose, avec les artistes qui m'accompagnent dans ce spectacle, de la musique, des images, du bruit et de la poésie*», affirme Marie Brassard dans l'avant-propos. Enfin, dans un contexte où les débats sur la domination sexuelle et le consentement sont particulièrement vifs, *Peepshow* propose une représentation complexe et troublante du désir, sans éluder son lien possible avec la violence, voire avec une forme d'autodestruction. Lointaines descendantes du Petit Chaperon rouge, Beautiful enfant et Beautiful adolescente ne sont pas seulement, dans la réécriture de Marie Brassard, des victimes du prédateur : elles peuvent être attirées par la violence, mais aussi lui résister. Dès la première scène, le plaisir côtoie l'horreur : «*Je tenais le monstre par la main et j'étais vraiment, vraiment contente*», affirme Beautiful enfant, avant que des hurlements de loups et une musique de film d'horreur se fassent entendre. Un peu plus loin, Beautiful adolescente est grisée par le regard d'un homme qui la suit, après l'avoir remarquée dans un bar ; mais, plus loin encore, elle refuse la relation sadomasochiste que lui propose son ancienne professeure.

Malgré la diversité
des sujets abordés, et
malgré leur forme plus
ou moins polyphonique,
Jimmy, *La noirceur* et
Peepshow saisissent le
lecteur par leur unité
narrative, esthétique et
existentielle.

Les textes de Marie Brassard sont ainsi parcourus, comme l'écrivait Gilbert David (« Monodrame et performance autofictionnelle dans les créations en solo de Marie Brassard », 2010), par une « *subtile subversion [...], la tranquille mais résolue défense du droit à rêver, à imaginer, à créer et à désirer sans entraves* ». Pourtant, ils ne proposent que très rarement des thèses explicites et se donnent plutôt comme les explorations intimes de réalités sociales et politiques dont la comédienne ne cesse de souligner, à travers la métaphore obsédante du hiéroglyphe, le caractère énigmatique : dépassant largement la condamnation de la gentrification, *La noirceur*, par exemple, est aussi une méditation sur la solitude urbaine.

Les trois solos restent donc des œuvres à la fois ouvertes et actuelles, certaines didascalies indiquant une représentation possible, comme une invitation lancée aux artistes de théâtre. On lit par exemple, au début du troisième solo, que « *Peepshow a été écrite pour une femme seule qui navigue d'une identité à l'autre. Mais la pièce pourrait aussi bien être interprétée par un homme, voire par plusieurs personnes* ». De fait, les metteurs en scène pourraient être tentés de s'emparer de ces textes, non pour refaire le chemin déjà accompli par Marie Brassard, mais pour construire, à partir des vestiges laissés par la créatrice, de nouvelles façons d'interroger notre présent.

« PERSONNE N'EST UNE ÎLE »

Au-delà cette actualité, les trois solos interpellent enfin par leur puissante cohérence poétique. Malgré la diversité des sujets abordés, et malgré leur forme plus ou moins polyphonique, *Jimmy*, *La noirceur* et *Peepshow* saisissent le lecteur par leur unité narrative, esthétique et existentielle. Ces pièces sont en effet caractérisées par une transgression généralisée des frontières entre fantasme et réalité, soulignée par la scène fondatrice narrée dans l'avant-propos de *Jimmy* : depuis son lit d'enfant, Marie Brassard transforme la sirène du train Québec-Montréal en un cri mystérieux, poussé derrière un homme armé d'une hache, debout à la limite entre le monde et le vide.

Cette transgression vaut également pour les contours mêmes de l'individu. Le rêve, *leitmotiv* des trois solos, apparaît comme une manifestation éclatante de ce phénomène, à travers les mécanismes de déplacement et de condensation mis en évidence par Freud. Dans certains cas, les personnages passent d'une valeur et d'une signification à l'autre au cours de la fiction. Plus souvent encore, ils cristallisent plusieurs éléments hétérogènes, voire contradictoires : dans le premier solo, *Jimmy*, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, est à la fois un coiffeur gay, la mère de l'actrice, l'actrice elle-même, ainsi que de nombreuses autres figures plus éphémères.

Lors de la création des pièces, cette confusion était soulignée par l'interprétation de Marie Brassard : alors que les voix des diverses figures se succédaient, le corps de la comédienne demeurait. Dans le texte, les didascalies induisent *a priori* une distinction plus nette entre les personnages. Pourtant, dans l'expérience concrète de la lecture, faute d'un corps ou d'une voix pour les identifier, c'est sur la scène de l'imaginaire que se réalise la superposition des figures.

Cette confusion n'est pas seulement le fruit d'un goût particulier de Marie Brassard pour l'onirisme. Elle correspond aussi à une réflexion profonde de l'artiste sur l'identité et la construction des êtres humains, fruits de leurs interactions. Dans *Peepshow*, la blessure métaphorique de la rencontre remplace ainsi celle du désir violent : « *Si la rencontre des autres laissait des marques sur nos corps, on aurait l'air de quoi ? Nos visages porteraient les traces de tous les baisers, de toutes les morsures, de toutes les mains qui nous ont caressés. Les êtres humains seraient magnifiques. Ils porteraient les signes du passage des autres et tout le monde pourrait les voir. Nos corps seraient couverts de blessures, de coupures, de traces de dents, de sang séché... Mais les traces demeurent cachées, secrètes, invisibles.* »